COMMENTAIRES SUR LA PREMIÈRE *BUCOLIQUE*

Stéphane Feye

> Le bon berger vit au jour le jour parmi son petit troupeau comme faisait le maître saint, sans vaines séparations et sans vaniteuses restrictions.
>
> M+R XXIX, 20'



n récitant régulièrement le texte de mémoire, on apercevra graduellement des détails peu perceptibles au premier examen. Mais dès l'abord on distingue deux personnages symétriquement opposés :

L'un reçoit et gardera son bien par privilège divin ; l'autre perd ses terres et quitte sa patrie ; l'un se repose ; l'autre s'agite et se trouble ; l'un glorifie sa compagne ; l'autre ne fait pas la moindre allusion à la sienne.

Mélibée, à l'instar de l'Ésaü biblique (*Genèse* XXVII), est déshérité de son droit et s'en lamente. Tityre, favorisé et béni par oracle divin (6 et ss. ; 41 et ss.[1]), jadis esclave sous Galatée, est devenu libre avec Amaryllis.

Mélibée, tel le Caïn biblique, est cultivateur (3 et 70), et malgré son troupeau de chèvres, on ne le voit pas offrir de sacrifices sanglants (*Genèse* IV, 12). Comme lui, il sera errant sur la terre (64 et ss.). Tityre, lui, le bon berger – bouvier qui joue de la flûte, possède un autel souvent imbibé de l'agneau (8).

1. Le numéro entre parenthèses indiquera toujours le vers commenté.

Ensuite, nous remarquons une différence dans le domaine acoustique. Toutes les références à un son concernent exclusivement le duo Tityre-Amaryllis (2, 5, 10, 36, 39, 44, 55, 56, 57, 58).

Mélibée dit seulement se souvenir que des chênes *prédisaient* (17). Pour le reste, il affirme : « Des poèmes, je n'en chanterai aucun » (77). Mutisme donc !

Qu'en est-il de la vision ? Nulle part on ne signale que Mélibée voit : il *cerne* (9), il *s'étonne* (11), *s'étonnait* (36) et *s'étonnera peut-être un jour en voyant* (69), mais il affirme que *ce n'est pas lui qui verra se repaître les chèvres jadis fertiles* (77).

Au contraire, Tityre *voit* Rome (26) ; la liberté *l'a regardé* en arrière (27, 29) ; les dieux *lui sont présents*, c'est-à-dire *devant les sens* (*praesentes*, 41) ; il *a vu celui-là jeune* (42). On notera pourtant que c'est de *sa poitrine* (63) (et non de *ses yeux*) que le visage de *celui-là* ne s'estompe pas !

★ ★

★

Nous pouvons donc affirmer que le mystère de ces deux sens (la vue et l'ouïe) comblés par la vision de ce dieu qui parle, constitue la clé et le centre (au sens propre comme au figuré, car le vers 42 tient précisément le milieu des 83 vers du poème) de l'enseignement philosophique voilé sous cette affaire d'antiques paysans italiens aux prises avec une fâcheuse réforme agraire. Car il est évident que, pris à la lettre et dans son sens historique uniquement, ce problème ne devrait nullement, malgré la beauté de sa narration, nous concerner ni nous passionner. Il incombe donc aux professeurs lettrés d'orienter leurs disciples vers la recherche de cette doctrine traditionnelle afin qu'ils découvrent, Dieu aidant, leur propre

secret, plutôt que de les égarer dans la banalité du sens apparent destiné à contenter les profanes.

Étayons notre assertion au moyen d'un argument aussi percutant qu'inattendu et peu rationnel aux yeux de la mentalité moderne : ces allusions aux deux sens (vue et ouïe) conjugués sont légion dans l'enseignement prophétique des trois religions du Livre que l'on oppose si souvent, par entraînement et par ignorance, à celle des païens. Un exemple pour chacune suffira :

> Comme nous avons **entendu**, ainsi nous avons **vu** dans la ville du Seigneur des armées, dans la ville de notre Elohim. Elohim la dressera pour l'éternité[2].

> Et les bergers retournèrent en glorifiant et louant Dieu sur tout ce qu'ils avaient **entendu** et **vu** selon que cela leur avait été dit[3].

> Dieu vous fait sortir des entrailles de vos mères privés de toute connaissance. Puis il vous donne **l'ouïe**, **la vue**, et l'intelligence afin que vous soyez reconnaissants[4].

On notera que chacune de ces citations a, outre la mention des deux sens susdits, une parenté étonnante avec notre églogue.

En effet, la première lie le phénomène à une **ville**, et qui plus est, à une ville **qui se dresse** pour l'éternité, ce dont parle Virgile (19 à 25).

La deuxième met en scène **des bergers louant Dieu**. C'est exactement le cas du berger (21) Tityre (6 à 10).

Quant à la troisième, elle ajoute à l'ouverture de ces deux sens, le don de **l'intelligence** qui rendra **reconnaissant**. Or Tityre, plein de gratitude comme les pasteurs de l'Évangile,

2. *Psaumes*, XLVIII, 9.
3. *Luc*, II, 29.
4. *Coran*, XVI, 81.

laisse lui aussi entendre ce don, puisqu'il avoue qu'avant sa libération, **il était sot** (22).

Nous pourrions multiplier de telles similitudes prouvant que tous ces textes (que l'on croit si étrangers les uns aux autres) ne se réfèrent qu'à une seule expérience identique à elle-même en tous temps et en tous lieux. Cependant nous n'en ajouterons qu'une seule, car irrésistible :

> Ne savez-vous pas à quoi Dieu compare la bonne parole ? C'est un arbre dont les racines sont fermement enracinées dans la terre, et dont les rameaux s'élèvent dans les cieux[5].

N'y reconnaîtrons-nous pas notre sonore Amaryllis qui, comparée à Rome, s'élève comme les cyprès (25) ?

★ ★

★

Abordons donc maintenant les détails du poème, en nous rappelant que non seulement Virgile

> a eu, lui, la pierre, mais beaucoup de philosophes l'ont eue et en ont écrit de bien des manières, par le biais de noms obscurs et de nombreuses opérations[6].

Il serait bon, ici, que le lecteur se réfère directement aux texte et traduction que nous avons mis *supra* en grisé pour cette raison, ou qu'il se munisse d'une édition bilingue.

5. *Coran*, XIV, 29.
6. M. Ficin, « L'Art chimique », chap. 20, dans J.-J. Manget, *Bibliotheca chemica curiosa*, Genève, 1702, t. II, p. 183.